

PAGES

MANQUANTES

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

10^{ME} ANNÉE. SAMEDI, 16 JUILLET 1892. VOL. XX, No 3.

SOMMAIRE :

I Sixième dimanche après la Pentecôte. — II Les vacances. — III Léon XIII devant ses contemporains. — IV Le signe de la croix. — V L'angelus de Millet. — VI La mission Ste-Croix à Kosoriff-ky (Alaska), des sœurs de Ste-Anne de Lachine. — VII L'œuvre de l'hospitalité de nuit en France. — VIII Conversion par l'exemple. — IX L'hospice St-Jean de Dieu, le premier asile, (suite). — X Chronique. — XI Aux prières.

SIXIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

« J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'il demeure avec moi, et ils n'ont rien à manger. »

I. Notre-Seigneur, dont la bonté est ineffable, exprime une compassion pleine de tendresse et de prévoyance, à la vue des peuples qui l'ont suivi dans le désert. Il connaît leurs besoins; il compte les jours de leurs souffrances et souffre avec eux: j'ai pitié de ce peuple, dit-il à ses apôtres. Cependant il ne se presse pas de lui offrir son assistance, et le laisse passer plusieurs jours avant de lui procurer du pain. Grande leçon pour les âmes qui restent fidèles dans leurs épreuves! Elles doivent supporter les délais de Dieu et compter fermement sur le secours. Car, dit à ce sujet saint Jean Chrysostôme, « celui qui purifie l'or sait bien le temps qu'il faut donner à la purification des âmes. »

Heureux ceux qui souffrent avec patience les délais et les retards de Dieu! Heureux ceux qui, par leur humble résignation, excitent la compassion du Seigneur! Leur espérance ne sera jamais déçue.

II. Le peuple qui murmurait autrefois contre Moïse dans le désert, n'arriva point à la possession de la terre sainte. Mais le peuple fidèle qui suit Jésus-Christ sans se laisser abattre ni par la faim, ni par la fatigue, voit s'ouvrir devant lui la patrie céleste. Auquel des deux peuples ressemblons-nous dans nos épreuves ? Quelles sont nos dispositions aux jours des tribulations, des aridités et des sacrifices ? Quels sont nos sentiments par rapport à nos guides, quand ils exercent notre humilité et notre obéissance ?

Soyons en toutes circonstances comme des enfants dociles qui se reposent avec confiance sur un père plein d'amour.

LES VACANCES

A la fin du mois dernier, nos collèges et nos convents sont entrés en vacances. La vie réglée et disciplinée de l'école a été remplacée, pour la plupart des élèves, par une existence de plaisirs, pour tous par une ère joyeuse de liberté.

Cette brusque transition n'est pas sans avoir certains dangers. C'est aux parents qu'il appartient d'en atténuer la gravité, en apportant à ces plaisirs, fort légitimes d'ailleurs, un juste tempérament, à cette liberté une mesure raisonnable.

La responsabilité des parents est grande : ils reprennent en effet, la direction de leurs enfants, et remplacent ces maîtres et ces maîtresses dévoués auxquels ils avaient délégué momentanément leur autorité.

Aux parents donc, de renouveler à leur foyer les bonnes leçons d'exemple que leurs enfants recevaient au collège et au couvent ; par la correction de leur tenue, la sagesse de leurs discours, l'opportunité de leurs conseils, d'autant mieux écoutés qu'ils viennent de voix moins souvent entendues, les parents continueront l'œuvre commencée si heureusement dans nos maisons d'éducation.

Mais on voit de suite quelle attention doivent apporter les parents à remplir le rôle que la Providence leur assigne.

A eux, de veiller sur les relations de leurs enfants, sur les amis dont ils s'entourent, à éviter avec soin qu'ils ne fassent de mauvaises connaissances. L'exemple du mal est contagieux, et tel, qui se conserverait pur dans un milieu sage, se laisse entraîner au vice parce qu'il est entouré d'amis déjà corrompus,

Être sévère sur le choix des plaisirs accordés aux enfants, ne pas autoriser le théâtre et ces exhibitions aussi contraires au bon goût qu'à la morale, que, dans une certaine mesure, on excuse trop facilement, telle doit être la règle d'un père de famille prudent.

Aux enfants, nous recommandons, avant tout, la continuation de ces pratiques pieuses, dont ils ont appris au collège ou au couvent à connaître la salutaire influence. Qu'ils ne les abandonnent point pendant leurs jours de vacances : qu'ils s'y attachent avec énergie. La prière surtout ne doit pas être négligée, ce sera leur sauvegarde contre bien des périls que leur innocence ne soupçonne pas.

Il n'y a pas deux manières d'être vraiment pieux et de servir Dieu. Ils ont connu pendant leur année scolaire la vraie, qu'ils continuent à la pratiquer avec exactitude.

L'obéissance à leurs parents n'aurait pas besoin de leur être recommandée, si l'on ne savait qu'ils ont malheureusement une grande tendance à s'en affranchir, sous prétexte qu'on doit jouir de la liberté. Erreur profonde. L'obéissance des enfants aux ordres des parents doit être scrupuleusement observée en tout temps. C'est ce qui fait, ne l'oublions pas, les nations fortes et les peuples virils. On néglige trop ce devoir d'obéissance si doux à remplir pour l'esprit et le cœur du vrai chrétien.

L'assistance fréquente à la sainte messe est encore pour les jeunes gens en vacance une excellente pratique propre à attirer sur cette époque heureuse de leur vie les bénédictions du Ciel.

C'est en observant ces recommandations que les élèves conserveront intacts et purs leurs pieuses habitudes et lorsqu'ils reviendront les heures studieuses du couvent et du collège, ils se remettront au travail, avec une nouvelle ardeur.

LEON XIII DEVANT SES CONTEMPORAINS

Le volume publié sous ce titre contient une lettre du peintre français Théobald Chartrand qui a peint l'année dernière un portrait de Notre-Saint-Père le Pape. Voici un extrait de cette lettre :

« Je n'arriverai jamais à rendre les impressions si diverses et si profondes que j'ai éprouvées au cours de mes nombreuses entrevues avec le Souverain Pontife.

« Lorsqu'en 1878, je fus reçu en audience privée par Léon XIII, quelques jours à peine après son élévation au Trône pontifical, j'étais alors pensionnaire de l'Académie de France, par conséquent encore très jeune et plus préparé qu'aujourd'hui aux grands enthousiasmes. Pourtant lorsque, l'été dernier, à treize ans de distance, je me suis retrouvé en présence de cette grande figure, l'émotion que j'ai éprouvée, devant elle, a été plus violente encore que la première fois.

Parlons d'abord de l'extérieur de Léon XIII. Sa haute stature, la suprême distinction de toute sa personne, son masque à la fois énergique et bon, son front large et plein de noblesse, sa bouche aux lèvres spirituelles et fines, ses mains si parfaitement aristocratiques, sa voix harmonieuse et profonde, et surtout ses yeux pleins de jeunesse, de vie et de volonté, tout cet ensemble unique, enfin, contribue à faire de cette admirable figure le modèle le plus complètement intéressant qu'il puisse être donné à un artiste d'avoir jamais sous les yeux.

« Si vous ajoutez à cela ce que d'autres peuvent peindre à vos lecteurs, avec plus d'autorité que moi, c'est à-dire l'influence immense exercée par Léon XIII sur les hommes de son époque et surtout sur ceux qui l'ont approché, le souvenir tout récent que j'avais de ces grandes idées religieuses, politiques et sociales, répandues par lui avec cette lucidité, cette énergie, cette autorité qui n'appartiennent qu'à lui, vous comprendrez facilement combien je fus ému devant ce grand vieillard qui est pour moi la figure la plus idéale de son siècle.

« L'admiration profonde que j'avais déjà pour le Souverain Pontife se changea, lorsque je fus admis dans son intimité, en un véritable culte. Je fus pris en même temps et par les yeux et par le cœur.

A la joie de pouvoir étudier à mon aise cette physionomie si intéressante, vint s'ajouter celle, plus grande encore, d'entendre pendant de longues heures la voix si chaude et si vibrante de Léon XIII, me livrer un peu de ses pensées intimes et des grands projets créés par son puissant cerveau.

Avant de terminer cette lettre déjà si longue, je tiens à déclarer bien haut que, si j'ai eu l'insigne honneur de mériter la sympathie du Souverain Pontife, je le dois moins à ma modeste valeur artistique qu'à mon titre de Français.»

LE SIGNE DE LA CROIX

Nous trouvons, dans la *Semaine Religieuse* de Montpellier, l'intéressant récit suivant.

« Notre plus importante mission et la plus difficile, dans cette immense ville de Londres, c'est de sauver les enfants pauvres. Pour cela, nous avons à les chercher partout dans les quartiers immondes, où ils vivent livrés à eux-mêmes, tandis que les parents sont au travail : nous avons à les découvrir, car de nombreuses familles catholiques inconnues arrivent tous les jours, sans nous avertir de leur présence.

Il y a quelque temps, une femme, venue avec son petit garçon d'environ six ans, s'établit à Londres. Elle était souffrante et dût entrer à l'hôpital, tandis que son enfant était envoyé à l'hospice du district ou *workhouse*. La pauvre malheureuse eut la consolation de voir le prêtre, de recevoir les sacrements, puis elle mourut sans avoir parlé de son orphelin. Le prêtre cependant apprit, par les infirmiers, que la défunte avait un enfant à l'hospice. Cet hospice est malheureusement entre les mains d'administrateurs très protestants, qui prétendirent que l'enfant était absolument à leur charge et qu'il devait être élevé dans la religion du père qui était, selon toutes les probabilités, un protestant.

Des recherches furent faites en Irlande, et aboutirent à la découverte de l'acte de baptême du père, baptisé d' . l'Eglise catholique. Mais, quand on se présenta avec cette pièce, l'enfant avait disparu et avait été envoyé dans un orphelinat, dont on refusa obstinément de dire le nom.

La loi, cependant, étant en faveur des catholiques, on se mit à la recherche du petit orphelin ; on alla examiner les registres de plusieurs orphelinats, mais sans succès ; l'enfant, paraissait il, avait été enregistré sous un faux nom.

Le prêtre qui avait l'affaire en main, vint me trouver parce qu'un des principaux établissements pour les petits garçons est placé dans le district dont je suis chargé. Sans retard je commençai à faire des démarches. J'allai à l'orphelinat, je parcourus les livres, j'interrogeai le gouverneur, qui d'ailleurs me reçut avec la meilleure grâce ; mais aucun enfant catholique, ou même portant un nom irlandais, n'avait été reçu dans cette institution.

Une idée me frappa soudainement au moment même où j'allais me retirer. Je demande s'il me serait permis de voir tous les enfants réunis. On me répondit qu'ils allaient rentrer au réfectoire et qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce que je les visse. — Ils étaient 320.

Dès qu'ils furent tous entrés, je montai sur un banc et je leur dis : Enfants, regardez-moi !... au nom du Père, et du Fils... J'avais à peine porté la main au front pour faire le signe de la croix, quand j'aperçus un des plus petits garçons lever la main et, instinctivement, faire le signe de la croix tandis que tous les autres restaient immobiles à me regarder, étonnés et sans comprendre.

Je me tournai vers le gouverneur ; « voilà, lui dis-je, le catholique, l'enfant perdu ! » Cet excellent homme me répondit : « J'avais beaucoup entendu parler du signe de la croix fait par les catholiques ; mais jamais je n'aurais pensé à son utilité pour découvrir un enfant perdu ; c'est merveilleux »

Dans les quarante huit heures, l'orphelin était envoyé à notre orphelinat catholique de North Hyde où il est encore, comprenant fort bien que c'est au signe de la croix qu'il doit la préservation de sa foi catholique. Le pauvre petit n'a personne au monde que l'Eglise ; il est entre les mains d'une bonne mère.

L'ANGELUS DE MILLET (1)

C'est la fin d'un beau jour de l'arrière-saison ;
Le soleil, descendu de nuage en nuage,
Dore plus faiblement le riant paysage
Et de ses derniers feux empourpre l'horizon.

Occupés dans un champ, une fille, un garçon
A l'appel du saint lieu ont cessé leur ouvrage ;
C'est *L'Angelus* qui tinte au clocher du village.
Et la cloche et leurs cœurs vibrent à l'unisson !

Eile, joignant les mains, pieusement s'incline ;
Lui, d'un large béret, qu'il tient sur sa poitrine,
A découvert son front par le hâle bruni ;

Et la brise du soir, passant sur la prairie,
S'élève, et va porter à la Vierge Marie
Des humbles travailleurs le cantique béni !

(1) Ce sonnet inspiré à M. Jules Lemaitre de Corbeil, France, par le chef-d'œuvre de Millet, a été couronné par l'Académie des Jeux floraux.

LA MISSION STE-CROIX A KOSORIFFSKY (ALASKA)

Des Sœurs de Ste-Anne de Lachine

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs de la mission fondée à Kosoriffsky dans l'Alaska, par nos courageuses sœurs de Ste-Anne de Lachine. Cette mission se développe et rend les plus grands services comme le prouvent les dernières lettres reçues récemment de ces lointains parages, et que viennent de publier les *Annales de la Propagation de la Foi* des provinces de Québec et de Montréal. Trois sœurs nouvelles ont été envoyées dans ces terres désolées et le récit de leur voyage est des plus intéressants. Nous en donnons ici un court résumé. C'est le 4 juin 1891 que ces sœurs ont quitté le port d'Oakland dans la Californie où elles avaient reçu au couvent des sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie l'accueil le plus empressé, pour se rendre d'abord à San Francisco et de là gagner l'Alaska. Les émotions d'un tel voyage n'ont point fait oublier aux pieuses missionnaires leurs bienfaiteurs et c'est vers eux que se portent leur première pensée en montant sur le « St-Paul » qui les emporte à Kosoriffsky.

« Nous nous faisons un devoir de recommander spécialement au bon Dieu notre Révde Mère et toutes nos chères sœurs. Nous prions aussi pour toutes les personnes qui nous ont aidées dans notre entreprise, nommément les bons paroissiens de Lachine, de St-Jacques de l'Achigan, et de St-Félix de Valois, ceux de Ste-Brigide, de St-Pierre et du Gésu de Montréal qui nous ont si généreusement accueillies dans leurs églises à notre départ du Canada. L'attention de Messieurs les Rédacteurs de la « Semaine Religieuse » pour nous obtenir quelques secours d'argent n'a pas non plus échappé à notre souvenir ; et tant d'autres à qui nous sommes liées par la reconnaissance : M. le Supérieur du Séminaire, par exemple. Oh ! ma chère Sœur assistante se rappelle avec quelle exquise délicatesse, il nous fit son aumône, lorsque nous lui apprîmes notre prochain départ pour l'Alaska. Que tous soient bénis mille fois ! Que nos pauvres indiens d'Alaska, éclairés des lumières de la foi et devenus enfants de la grande famille chrétienne, soient une puissante voix

de plus pour appeler les bénédictions célestes sur tous nos chers bienfaiteurs ! »

La *Semaine Religieuse* n'a fait que son devoir, en signalant à ses lecteurs l'admirable énergie de ces jeunes sœurs, abandonnant leurs patrie pour évangéliser les pauvres enfants et les malheureuses orphelines de l'Alaska, et s'exposant sans crainte aux privations et aux dangers d'un climat meurtrier, par amour pour Dieu.

Le voyage de Montréal à Kosoriffky n'a pas dû m'indé moins de deux mois et demi : aussi les sœurs aspiraient-elles ardemment à voir le port tant désiré, leur *terre promise*, comme elles désignent la mission de Ste-Croix. Ce bonheur leur a été donné le 22 juillet 1891. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les dédommagea amplement des souffrances endurées pendant une si longue traversée.

Sur le rivage où elles débarquent, elles sont reçues par les Pères Jésuites de la mission dont le R. P. Rogaru conduit les trente orphelins, qu'on eut « pris avec leur joli costume, pantalons et gilet gris foncés, pour les élèves de quelqu'une des écoles des Etats-Unis. » Les petites filles au nombre de 24 sont là également avec sœur Marie Joseph de Calasanz et sœur Marie Pauline ; puis on assiste à une réception à l'école des sœurs où les voyageuses sont saluées par un joyeux « *Welcom* » très agréablement chanté par les 54 élèves réunis. A cette fête assistait un ministre protestant qui adressa ses félicitations aux élèves et aux maîtresses, et put se convaincre de l'excellente tenue de la mission.

Quand au bien opéré par nos chères sœurs de Ste-Aune et par les vaillants Pères Jésuites dans cette maison de Kosoriffky le voici en peu de mots : Sur les cinquante quatre enfants présents à cette fête, trente trois avaient été baptisés à Noël et neuf ont fait depuis leur première communion. La moisson sera encore plus grande en 1892, car les ouvriers sont plus nombreux. On n'a point oublié le journal dont nous avons donné au mois de décembre dernier quelques extraits ; on voit quels heureux résultats ont couronné les efforts des sœurs dont on nous peignait si fidèlement la vie de sacrifice et de dévouement. Toutes les âmes pieuses doivent apporter à cette œuvre bénie de Dieu le concours de leur prières et de leurs offrandes.

L'ŒUVRE DE L'HOSPITALITE DE NUIT

En France

L'assemblée annuelle de l'Œuvre de l'hospitalité de nuit a eu lieu sous la présidence de M. le comte Albert de Mun, député, à la maison de Lamaze, boulevard de Vaugirard, à Paris, dans le mois dernier. La lecture du rapport sur les travaux de l'œuvre, a montré que l'Hospitalité de nuit a recueilli, l'année dernière, 98,728 hommes, 2,825 femmes et 792 enfants, soit en tout 102,315 pensionnaires, qui ont couché 276,936 nuits.

C'est une augmentation de 8,500 personnes sur l'année précédente. Il a été distribué à ces malheureux 24,400 vêtements, soit 4,000 de plus qu'en 1890. Par l'intermédiaire de l'Œuvre, la préfecture de police a délivré 1,027 passeports, avec secours de route, à des ouvriers sans travail qui sont retournés chez eux ; quelques autres pensionnaires ont été également rapatriés par les voies ferrées. Enfin, 877 hommes ont été pourvus d'emplois par l'Œuvre. Au nombre de ces derniers, le rapport a cité un ouvrier qui a trouvé, le jour même de son entrée à l'Hospitalité de nuit, non seulement un emploi, mais aussi un frère. Voici dans quelles circonstances :

Un fabricant du faubourg Saint-Antoine était venu demander au gérant s'il pourrait lui procurer un menuisier.

— Précisément, dit le gérant, j'en ai un qui est arrivé aujourd'hui avec ses outils, venant de Corbeil.

— Puis-je le voir ? reprit le fabricant.

— Certainement, répondit le gérant, je vais le chercher, attendez-moi là.

M. le baron de Livois décrit ainsi la scène qui suivit :

« En attendant, le patron se promène dans la cour. — Il faisait nuit. — Le menuisier arrive, et le fabricant l'interroge, tout en marchant. Tout à coup, le bec du gaz projette ses rayons lumineux et les deux interlocuteurs se reculent stupéfaits !... Mais bientôt, l'émotion domine la surprise du moment, et c'est la larme à l'œil que le fabricant tend la main au menuisier qui n'y tient plus et qui se précipite en pleurant dans les bras ... de son frère.

« C'étaient deux frères, en effet, brouillés à mort et séparés depuis sept ans.

« Eh bien ! » dit enfin le patron, « puisque je cherche un ouvrier, veux-tu venir travailler chez moi ? » — « De grand cœur », répondit le menuisier, et ils partirent, bras dessus, bras dessous, pleurant et riant tout ensemble, et remerciant Dieu qui leur avait ménagé, à l'Œuvre de l'hospitalité de nuit, une occasion providentielle de se reconnaître et de se rapprocher. »

C'est par cette touchante anecdote que le président de l'œuvre a terminé son rapport.

Enfin, M. le comte Albert de Mun a clos la séance par un discours où il a fait un éloge mérité de l'œuvre si admirable de l'Hospitalité de nuit.

CONVERSION PAR L'EXEMPLE

Mgr Mermillod m'a raconté, écrit quelque part Mgr Gaume, qu'étant administrateur de Genève, il avait converti une protestante, sans s'en douter, rien qu'en faisant convenablement la genuflection devant le Saint-Sacrement.

Il avait l'habitude d'aller tous les soirs faire une dernière visite à l'église pour la lampe du Saint Sacrement, et pour voir aussi si les portes étaient bien fermées et si personne ne restait caché, car on craignait toujours qu'il n'arrivât quelque sacrilège. Ensuite il venait au pied de l'autel, y faisait une longue genuflection, et baisait la terre en s'en allant, comme un acte plus profond d'adoration.

Or, un soir qu'il se croyait bien seul, il se relevait après ses dévotions, lorsqu'il entend du bruit : un confessionnal s'ouvre, il en sort une dame, une grande dame, s'il vous plaît ! — Que faites-vous ici à cette heure, madame ? — Je suis protestante. J'ai suivi votre carême, et j'ai entendu les instructions que vous avez faites sur la présence réelle. J'étais convaincue par vos arguments. Un seul doute me restait ; pardonnez-moi de vous l'exprimer : « Croit-il personnellement ce qu'il dit ? » Et je suis venue, j'ai voulu voir si, dans le secret, vous vous comporteriez envers l'Eucharistie comme quelqu'un qui y croit, décidée à me convertir, si je voyais votre conduite conforme à vos enseignements. — Je suis venue, j'ai vu, je crois ; confessez moi !

L'HOSPICE ST-JEAN DE DIEU

Le premier asile.

(Suite).

Décrire le nouvel asile inauguré quelques mois après, et solennellement béni le 27 octobre 1875 par Mgr Fabre, alors évêque de Gratianopolis et coadjuteur de Mgr Bourget, nous semble inutile dans cette étude. On sait, en effet, qu'il n'existe plus aujourd'hui : en quelques heures, le 6 mai 1890 il a été détruit par un incendie dont le souvenir est resté bien vivace dans notre population Montréalaise qui s'y porta en foule pour aider à un sauvetage qui, malheureusement, ne fut pas aussi complet qu'on l'eût désiré.

En quelques heures, l'imposante construction qui non sans raison, faisait de cet établissement un des plus vastes et des mieux organisés de l'Amérique du Nord, disparaissait, et cette catastrophe était rendue plus terrible encore par les accidents mortels dont elle fut l'occasion. Mais n'anticipons pas sur cette douloureuse page de l'histoire de St-Jean de Dieu. Nous voulons seulement indiquer ici la triste raison pour laquelle nous ne donnons pas la description des bâtiments élevés en 1875 par sœur Thérèse. A ceux qui ne les ont point vus, nous dirons : Allez à St-Jean de Dieu et, quand vous aurez parcouru l'hospice actuel, visitez les ruines qui subsistent encore, dans toute leur sombre grandeur. Là, vous pourrez apprécier l'étendue du désastre et vous convaincre quelle dut être la douleur de sœur Thérèse, en face d'un si épouvantable malheur.

Reprenons maintenant la suite de notre récit. L'évacuation d'Hochelaga pour les hommes, était terminée le 14 août 1875, celle de St-Isidore pour les femmes, suivit assez promptement. Sœur Thérèse s'installait elle-même le 6 septembre 1875 dans l'hospice qu'elle venait d'achever. Les chroniques ont conservé l'heure précise de son arrivée : c'était à sept heures et demie du soir ; elle ne devait plus le quitter que pour être déposée dans le cimetière dont elle apercevait chaque jour le modeste enclos.

* * *

Un mois environ avant son entrée à l'hospice St-Jean de Dieu, elle avait signé un nouveau traité avec le gouverne-

ment. Dans ce contrat daté du 30 juillet 1875, " passé entre Sa Majesté la reine Victoria représentée par l'honorable Boucher de Boucherville premier ministre du conseil exécutif du gouvernement de Sa Majesté (comme il l'est en ce moment) et l'asile de la Providence de Montréal, représenté par les Révérendes Dames Sœurs Emélie Caron supérieure générale (du dit) asile, et Cléopée Têtu en religion sœur Thérèse de Jésus, les sœurs s'obligent pour un espace de 20 ans à partir du jour du contrat à recevoir et loger dans les bâtisses qu'elles ont fait construire à la Longue-Pointe dans le district de Montréal, lesquelles bâtisses ont été visitées et reconnues suffisantes par les inspecteurs des prisons, les personnes idiots et aliénées de l'un et l'autre sexe qui leur seront confiées par ledit gouvernement et à les nourrir, etc.

" Ledit gouvernement s'engage à fournir aux dites sœurs des idiots et aliénés comme ci-dessus au nombre de pas moins de trois cents, y compris les idiots que les dites sœurs ont actuellement sous leurs soins, au désir et en vertu d'un contrat ou marché entre elles et le dit gouvernement devant M. Charlebois. " (C'est le contrat dont nous avons déjà parlé en date du 4 octobre 1873).

" Par le présent acte, le contrat ou marché fait entre les mêmes parties et dont mention est faite plus haut est abrogé et annulé de ce jour. "

Le prix payé pour chaque patient reste toujours le même, cent piastres par individu et par an.

Dès le 31 décembre 1875 l'hospice St-Jean de Dieu comptait dans ses salles 156 hommes, et 252 femmes, soit au total 408 : l'année suivante à pareille date il y avait 212 hommes et 300 femmes, ensemble 512 patients. La progression est rapide, comme on le voit, et nous constatons que chaque année les chiffres indiquent une nouvelle augmentation. (1)

(1) Voici quelques chiffres à titre de renseignement :

	hommes	femmes	total
1879	285	392	677
1885	453	498	951
1888	548	584	1129
1889	612	634	1246
1890	609	557	1166
1891	672	649	1321
1892 (juil.)	654	697	1352

On remarque que le nombre des hommes sensiblement inférieur à celui des femmes au début tend chaque année à égaler ce dernier et le dépasse en 1891.

En même temps que les installations se complètent, que les services se développent le nombre des malades s'accroît jusqu'à une limite qui n'est déterminée que par l'impossibilité matérielle d'en recevoir un plus grand nombre.

De 1875 à 1885 sœur Thérèse ne cessa de faire des améliorations, des agrandissements, de construire de nouveaux bâtiments rendus nécessaires par la population croissante de l'asile.

Ce que pendant ces dix années, sœur Thérèse a fait remuer de pierres, de moëllons, de bois et de fer, planter d'arbres, niveler de terres est vraiment inouï, mais ce n'était là qu'une partie de sa tâche et assurément la plus facile. L'installation intérieure de l'asile, l'aménagement des patients, les détails multiples de tous les services à organiser, ceux de la comptabilité, chaque jour plus compliquée, à créer, la surveillance enfin d'un personnel composé non seulement de sœurs et de tertiaires, mais aussi de gardiens laïques, une correspondance de plus en plus chargée, tel fut à grands traits l'immense labeur qui incombait à sœur Thérèse.

Elle eut encore d'autres soucis, et ceux-là lui furent particulièrement sensibles. Nous n'avons point à rappeler ici les divers incidents, dénaturés ou grossis par l'esprit de secte et la calomnie qui ont, à plusieurs reprises, passionné l'opinion publique et appelé sur l'hospice St-Jean de Dieu, l'attention générale. Le temps et l'opinion publique elle-même mieux éclairée en ont fait justice. Aussi ne les mentionnons-nous dans cette étude que pour montrer avec quelle résignation et aussi quelle foi absolue dans la vérité, et dans son bon droit, sœur Thérèse supporta cette épreuve.

* * *

Il suffit de lire les réflexions consignées, par les visiteurs, sur le registre de l'asile, pour voir que tous éprouvent la même impression et qu'ils sont frappés d'abord par la remarquable propreté de l'établissement et sa tenue parfaite. Or, cette propreté comment et au prix de quels efforts l'obtient-on, quand on songe qu'il s'agit d'une population de déments, d'idiots, de gâteux pour lesquels les fonctions animales sont, le plus souvent, inconscientes? Quelle patience, quels soins ne faut-il pas de la part des sœurs et de leurs aides! Aussi, ne sommes-nous pas surpris de voir, dès le mois de juin 1876, M. Vercheren d'Amsterdam, signaler cette maison " comme dépassant sous beaucoup de points

de vue, les maisons de ce genre qu'il a visitées en Europe." Un homme compétent, M. Claudio Jeannet, professeur à l'Université Catholique de Paris, l'auteur bien connu des *Etats-Unis Contemporains*, un des meilleurs livres sur la République Américaine, écrit : " J'ai eu l'honneur de visiter l'établissement des aliénés de la province de Québec à Montréal, et j'emporte le meilleur souvenir de l'organisation de cet établissement, qui est à la hauteur de tous les progrès de la science, de l'admirable dévouement de son médecin et des hautes vertus que les dames de la Providence apportent dans des soins si pénibles et si rebutants, mais qui donnent à ces pauvres malades, tout le contentement compatible avec leur triste situation."

Nous pourrions en détacher beaucoup d'autres plus élogieuses encore et reproduire ici les témoignages précieux d'admiration pour les sœurs et leur œuvre au-dessous desquels sont inscrits des noms marquants, comme ceux de MM. Beaugrand, Honoré Mercier, Benjamin Sulte, Danseureau, les attestions flatteuses de Mgr Laflèche, de M. L. Pelletier, etc., mais ce serait des redites inutiles. Cependant il convient d'en tirer la conclusion qui s'impose : un tel concert de félicitations, une semblable unanimité dans l'éloge est la constatation irréfutable de l'excellente tenue de cette maison. L'honneur, nous n'hésitons pas à le dire, en revient à sœur Thérèse de Jésus, admirablement secondée, il est vrai, par ses dévouées collaboratrices, auxquelles elle avait communiqué son esprit d'ordre et son inépuisable charité.

En 1886, on achevait les ailes de l'asile, afin de donner plus de logements pour les patients.

(A suivre).

CHRONIQUE

* * * Ce soir a lieu le départ du pèlerinage de l'Union St-Joseph, pour St-Amand de Beaupré. Mgr Emard, évêque de Valleyfield, accompagne les pèlerins. Départ à 6½ heures P. M. par le *Trois-Rivières*.

* * * Nos lecteurs ont reçu avec le numéro précédent un appel pour une œuvre des plus utiles, les Juniorats ou l'œuvre des jeunes missionnaires. Il nous suffira de dire que cette œuvre est fondée et dirigée par les RR. PP. Oblats. Ceci nous dispense d'insister sur les bienfaits de cette création, car on sait de quel zèle pour la religion sont animés ces dévoués missionnaires.

* * * L'incendie qui a détruit une partie de la ville de St Jean de Terre-neuve a causé des pertes irréparables et réduit à la misère un grand nombre de familles. La plupart des édifices religieux de St Jean ont été la proie des flammes. Des secours importants ont été immédiatement envoyés aux malheureux incendiés. La ville de Montéal se montre généreuse entre toutes et nous applaudissons à l'élan qui se manifeste ici pour venir en aide à tant d'infortunés.

Les sœurs de la Providence doivent prochainement possession du nouvel hôpital qui vient d'être établi à St-Théèse grâce à la générosité de feu M. Drapeau.

* * * On prépare à Vancouver, pour le 26 juillet prochain, fête de St-Anne, une grande démonstration à l'occasion du 50ème anniversaire du couronnement du tableau de la patronne de la province de Québec.

* * * La semaine dernière a eu lieu à la maison provinciale des Frères de l'Instruction chrétienne à Laprairie une touchante cérémonie. Les trois premiers canadiens entrés dans cette communauté ont prononcé leurs vœux d'un an : dix-sept autres frères leurs vœux de cinq ans et trois leurs vœux perpétuels.

* * * La mère provinciale du Bon Pasteur de Montréal et 15 autres sœurs députées au chapitre général d'Angers (France) pour les élections de la supérieure générale de l'ordre, sont de retour en cette ville. La supérieure de la maison de Lima (Pérou), qui est de nationalité canadienne, et qui depuis de longues années n'était pas revenue en ce pays les a accompagnées à Montréal.

* * * Lundi dernier la ville de Beauharnois était en fête pour recevoir Mgr Emard. Une adresse lui a été présentée par les citoyens de la ville et St-Gratien a assisté à une représentation organisée en son honneur et qui a été très bien rendue par les artistes-amateurs de Beauharnois.

* * * La semaine dernière ont eu lieu à Châteauguay les funérailles de M. l'abbé Arsène Vincent, curé de cette paroisse. Mgr Emard a chanté le service auquel assistaient un très grand nombre de membres du clergé et une foule de fidèles, empressés de témoigner à leur dévoué pasteur leur profonde sympathie et leurs unanimes regrets.

* * * Des religieuses françaises, ayant plusieurs établissements aux Indes et dans la Chine, sont entrées en pourparlers avec la compagnie du Pacifique Canadien, pour le transport de leurs missionnaires par la voie du Canada. Elles considèrent cette route comme la plus avantageuse. Celui qui, il y a deux siècles, rêvait un passage vers la Chine par le Canada, avait donc raison. Son rêve est aujourd'hui réalisé. M. Leclerc, curé de St-Joseph, qui a fait les démarches auprès des directeurs du *Pacifique*, a tout lieu de croire que les conditions faites par la compagnie seront acceptées.

* * La retraite ecclésiastique de l'archidiocèse de Toronto doit s'ouvrir le 28 août prochain au collège St-Michel.

* * Mgr Walsh, archevêque de Toronto, s'est embarqué le 2 courant, à New-York, pour un voyage de quelques semaines en Irlande. Sa Grandeur sera de retour vers la fin du mois d'août.

* * Le R. P. Maujeu, provincial des Pères Basiliens d'Amérique, demeurant au collège St-Michel, à Toronto, est actuellement en France, où il prendra part au chapitre général de sa Congrégation, les 5 et 6 du mois d'août prochain. Il sera de retour à Toronto le 21 août pour présider la retraite des Pères Basiliens qui commencera ce jour là au collège St-Michel.

* * Nous regrettons d'apprendre que la santé de Mgr O'Mahony, évêque auxiliaire de Toronto, laisse beaucoup à désirer. Sa Grandeur a dû se condamner à un repos complet, depuis déjà assez longtemps. Espérons que la santé du vénérable prélat se rétablira bientôt, et qu'il pourra continuer pendant de longues années à travailler encore au salut de ses chères ouailles.

* * Le R. M. Flamery, curé de St-Thomas, diocèse de London, vient de recevoir le titre de docteur en théologie de l'Université de Georgetown, E. U. Le R. M. Flamery est un littérateur et un poète distingué. C'est aussi un habile théologien, et c'est surtout à cause de sa défense des Jésuites contre les accusations du *Mail*, tant dans les journaux que dans des lectures publiques, que le degré de docteur lui a été conféré. Nos félicitations.

* * Mgr Thomas, archevêque de Rouen (France), a célébré le 1er juillet dernier le 25^{me} anniversaire de sa consécration épiscopale. L'éminent prélat — qui, on le sait, est le condisciple de séminaire de Mgr Fabre avec lequel il a conservé les plus intimes relations — a tenu à rehausser ses noces d'argent par la bénédiction solennelle du monument élevé à Jeanne d'Arc sur la colline de Bon Secours. Les fêtes ont été magnifiques. Le P. Monsabré a fait un éloquent panégyrique de la Vierge de Domrémy. A la prière du prélat, il s'est abstenu de parler de Mgr Thomas, pour n'exalter que les vertus de celle qui sauva la France.

* * Dans le canton de St-Gall, en Suisse, quatre mille signataires ont réclamé l'abolition de la loi sur la crémation. On doit, conformément à la constitution du pays, soumettre cette question au *Referendum*.

AUX PRIERES

Sr Agnès Lecuyer, Congrégation Notre-Dame, Montréal.

Sr Emélie Hamelin, " " " "

Sr Marie de Lourdes, Bon Pasteur, Montréal.

Alexis Mercille, Montréal.